



VOLUME XVI.—No. 9.

OTTAWA, ONT., MAI 1912.

Abonnement, \$1.00 par an

Le Congrès de la Langue Française

AU mois de juin, se tiendra, à Québec, le Premier Congrès de la Langue française au Canada. C'est un événement d'une importance primordiale sur lequel il est essentiel d'appeler l'attention de tous les groupes français d'Amérique. Grâce au zèle éclairé de ses patriotes organisateurs, le succès du congrès est d'ores et déjà assuré ; mais la répercussion heureuse de ce grand geste national se fera d'autant plus sentir que l'opinion publique suivra avec attention les délibérations des délégués et s'appliquera à en tirer profit.

Que la langue soit la pierre angulaire de l'existence nationale d'un peuple, qu'elle soit le trait caractéristique d'une race, que sa perte soit fatalement suivie de l'apostasie nationale, ce sont tout autant de vérités consignées dans l'Histoire. Fidèles à leur langue, Polonais, Alsaciens, Acadiens, Canadiens-français ont conservé leur nationalité en dépit de circonstances impérieuses se joignant à d'habiles efforts pour les fondre avec des nations victorieuses. Par contre, s'il y a des Juifs, mais non un peuple juif, le fait en est imputable à ce que la race maudite, sous tous les climats, renonce volontiers à son idiome quand elle voit un avantage pécuniaire à telle trahison. Il est si naturel au patriotisme de se cramponner énergiquement à la langue comme à la dernière planche de salut, que la Grèce décadente harrassait avec sa langue riche, souple et harmonieuse, Rome triomphante ; que la Gaule conquise luttait contre son envahissement par le parler latin ; que les farouches Saxons, vaincus par l'impétueuse fougue normande, bravaient la maison de Plantagenet en parlant leur rude idiome jusqu'aux portes du palais royal.

Chaque race a, d'ailleurs, une manière particulière de traduire sa pensée. L'âme d'un peuple se reflète dans sa langue. En voici la preuve : le grec, souple, harmonieux et riche, était le véhicule d'une pensée subtile et poétique ; le latin, lourd, rude, pauvre en mots abstraits, était la langue d'un peuple de grande activité commerciale, plus désireux de conquérir des royaumes que d'assurer à sa littérature une gloire immortelle ; l'anglais, bref, terne et simple, est l'idiome de peuples ne se souciant que du progrès matériel et goûtant peu les choses du do-

maine de la poésie ; le français, concis, doux, limpide, riche d'expressions et muni d'une syntaxe rigoureuse, est la langue d'une race intellectuelle qui a dominé le monde par la force des armes, par l'éclat de sa civilisation, par l'envergure de son génie.

Ce n'est ni le temps, ni l'heure, de rappeler ici la longue persécution faite à la langue française au Canada. Qu'il suffise de dire que si notre langue est aujourd'hui radieuse de vitalité, c'est qu'il s'est trouvé de grands patriotes pour la défendre et pour lui obtenir liberté de vivre. Mais, si la guerre ouverte est terminée ou à peu près, la lutte sournoise, plus terrible que l'autre, ne l'est pas. Il existe encore des cerveaux étroits qui ne voudraient, au Canada, qu'une seule langue, l'anglais. Non contents de méconnaître à la langue française le droit à l'existence légale sur maintes parties du territoire canadien, ces francophobes cherchent même à arracher de l'âme de l'enfance la langue frêle encore, mais exquise, qu'une main maternelle a fait germer. On livre des assauts aux écoles bilingues et on va même jusqu'à se servir de la religion pour angliciser les Canadiens-français. La lutte est ardente partout : dans l'Est canadien comme dans l'Ouest, dans Ontario comme au nord-est américain. Et des politiciens sans scrupules s'évertuent à l'alimenter, parce que l'exploitation des préjugés sert leurs intérêts.

La langue française a été la première à répandre la civilisation, non seulement dans la province de Québec, mais dans l'Amérique toute entière. Elle a le droit de faire entendre ses accents dans l'Ouest, où de la Vérendrye lui a conquis un vaste empire ; dans Ontario, où elle a pénétré avec les missionnaires jésuites ; dans les provinces de l'Est, où les ancêtres d'Évangéline lui ont donné un royaume dont on l'a frustrée par des moyens invouables ; dans la république voisine même où elle s'est aventurée avec de la Salle.

Cette langue si douce, il faut que nous la parlions et que nous la parlions bien. Tel est le double but des promoteurs du Congrès qui va s'ouvrir : assurer la survivance du parler français et le défendre contre les anglicismes. On ne saurait trop recommander le culte de leur langue maternelle aux groupes français éparpillés dans Ontario, dans les provinces de l'Ouest, sur les bords de l'Atlantique et au nord des États-Unis. On ne saurait surtout trop les prémunir contre l'envahissement de leur idiome par des expressions anglaises et par des mots étrangers. Avec la richesse inépuisable dont il dispose, le français n'a que faire des anglicismes dont on veut l'accabler. Que ceux qu'un commerce assidu avec des concitoyens de langue anglaise rend incapables de manier correctement le vocabulaire français, sachent, à l'occasion, recourir au dictionnaire et au Bulletin du Parler Français. Ils se doivent à eux-mêmes de transmettre à leur postérité la langue que leur ont légué leurs ancêtres.

Puisse le Congrès faire époque dans l'histoire de la race française en Amérique, et puisse la littérature canadienne-française y puiser un regain de vie.

CHARLES LECLERC.